

Les Boches partout tenus en respect

LE COMBAT SOUS GIVENCHY S'EST TERMINÉ PAR UN ÉCHEC COMPLET DE L'ENNEMI

Sur l'Avre, nous avons fait 650 prisonniers dont 20 officiers

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS
19 Avril, 14 heures.
Bombardement assez violent de part et d'autre dans la région Castel-Mailly-Raineville. Nous avons, au cours de la nuit, réduit quelques nids de mitrailleurs sur le front de l'attaque d'hier. Le nombre des prisonniers que nous avons faits atteint actuellement 650, dont 20 officiers.
Au nord de Bezonvaux, nous avons réussi un coup de main et ramené des prisonniers.
Canonnière intermittente sur le reste du front.

Aucune action d'infanterie. Au cours de la journée, la lutte d'artillerie a été très active dans la région Castel-Grivelesmes et sur la rive droite de la Meuse. Rien à signaler sur le reste du front.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

19 Avril, après-midi.
Les attaques ennemies signalées hier matin au sud du Mont Kemmel ont été repoussées complètement. D'autres assauts, lancés par les Allemands dans ce secteur au cours de la soirée, ont été brisés par nos canons et par nos mitrailleurs.

Sauf une activité réciproque des deux artilleries sur plusieurs points, la nuit a été relativement calme dans tout le secteur britannique.

Au cours de diverses actions de détail, nous avons fait quelques prisonniers et capturé des mitrailleurs.
Il a été établi que des régiments appartenant à six divisions différentes ont été engagés dans les attaques infructueuses déclenchées hier par les Allemands dans la région Givenchy-Saint-Venant. Le combat à Givenchy et ailleurs s'est terminé par l'échec complet de l'ennemi qui,

après des assauts coûteux et poussés à fond avec une extrême énergie, n'est parvenu à prendre pied que sur un ou deux points limités dans nos défenses les plus avancées. Il est certain que les Allemands, avant l'assaut, ont été extrêmement épuisés par le feu de notre artillerie et que leurs pertes, au cours de la journée et pendant le combat, n'ont pas été moins lourdes.

19 Avril, soir.
Aucun changement pendant la journée sur le front britannique.

L'artillerie ennemie s'est montrée active sur différents points du front et a entrepris, dès l'aube, sur nos positions de Caudesure, au nord de Merville, un bombardement violent qui n'a été suivi d'aucune attaque d'infanterie.

Notre artillerie a bombardé efficacement des troupes ennemies et des transports le long des routes en arrière du secteur de la Lys.

si bien la grenade, si nous ne possédions pas la maîtrise des airs, si nous n'avions pas des automobiles par milliers et des obus par millions, notre affaire serait claire. Ceux du front, ceux de l'arrière ne se sentiraient point forts et soutenus. Ils se laisseraient empoisonner par les campagnes séparatistes qui firent tant de mal à la Russie. Car la perdition tudesque ne désarme jamais. Elle ne s'allie pas seulement aux formes du combat, elle tisse dans l'ombre les réseaux qui nous mènent à la victoire.



Avec une infatigable ténacité, la propagande prussienne cherche à faire croire au monde que les Anglais se servent de leurs troupes coloniales comme de boucliers maintenus sur les points les plus exposés. La presse britannique tout entière s'emploie à démentir cette infamie avec preuves à l'appui. Il suffit ici que j'en fasse mention et j'apporterai, ce qui est mieux encore, le témoignage des frères paroles prononcées devant moi par des Australiens et par des Canadiens ayant pris part aux combats les plus glorieux de cette guerre :

« En diverses occasions nous avons été appelés par le haut commandement à relever les troupes métropolitaines dans des secteurs où elles avaient donné l'exemple de la vaillance et du sacrifice. C'est un immense honneur pour nous d'avoir pu entrer ainsi, à leur suite, dans l'histoire ! »

J'ajouterais que les divisions londonniennes, écossaises, irlandaises, celle du Lancashire, ont fait les principaux frais de la présente défense.

En attendant, les Boches font des pertes énormes

A cette propagande de mensonges, il nous appartient de répondre par une contre-propagande, d'autant plus efficace qu'elle est trempée au feu de la vérité. J'ai sous les yeux un tableau mis à jour de la destruction des forces allemandes.

Je ne le citerai point en entier pour ne pas faire besogne d'agence et ne pas trahir l'actualité de cet article. Je me contenterai d'indiquer au hasard les données suivantes, uniquement relatives à la présente offensive.

Le 9 avril, le 122^e régiment de fusiliers, particulièrement éprouvé, fut obligé de s'annexer 500 recrues appartenant presque toutes à la classe 1919. Le même jour, le 360^e régiment de la 4^e Ersatz Division fut anéanti.

Le 10 avril, un régiment de ligne de la 10^e Ersatz Division, engagée à Croix-du-Bac et à Steenwerck, fut si fort décimé qu'elle fut remplacée par la 24^e division.

Enfin, près de Merris, le 131^e régiment d'infanterie fut détruit dans la proportion de 50/100.

R.-D. de Maratray.

M. Clemenceau rend hommage à l'énergie et à l'endurance du personnel des chemins de fer

On nous communique la note suivante :
Le gouvernement porte à la connaissance du pays la belle attitude du personnel des chemins de fer des réseaux du Nord et de l'Est et du réseau des armées.

Après avoir montré depuis le début de la guerre la plus belle endurance et la plus grande énergie dans l'exécution d'un service particulièrement dur et donné au cours des opérations militaires récentes et souvent dans les circonstances les plus périlleuses, des preuves nouvelles de son esprit de sacrifice et de son admirable dévouement au pays.

G. CLEMENCEAU.

Paris, le 19 avril 1918.
Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur le personnel des chemins de fer de campagne dont les noms suivent :

Pour commandeur :
M. Gerardi, commissaire technique du réseau de l'Est,

a, par son action ferme et continue sur les différents services du réseau de l'Est à même de faire face d'une façon remarquable aux nouveaux efforts qui viennent de lui être demandés pour les transports de troupes.

M. Javary, commissaire technique du réseau du Nord,

organisateur de premier ordre, a réussi par son activité et son énergie à obtenir du réseau du Nord un rendement dépassant toutes les prévisions.

Pour officier :
M. Hadet, ingénieur en chef de l'exploitation à la commission de réseau du P.-L.-M.,

M. Bréville, chef de service à la 5^e section de chemins de fer de campagne.

L'AFFAIRE CZERNIN et le Parlement

A la Chambre, une sous-commission va préparer un questionnaire

L'affaire Czernin a encore fait hier l'objet de toutes les conversations à la Chambre, où seule la commission des affaires extérieures était convoquée dans l'après-midi.

Commencée vers deux heures et demie, la réunion s'est terminée à six heures. A son issue, le court procès-verbal suivant a été communiqué à la presse :

« La commission des affaires extérieures s'est réunie aujourd'hui sous la présidence de M. Franklin-Bouillon. Elle a terminé l'examen du dossier que lui a remis M. le président du Conseil. A la demande de M. Franklin-Bouillon, elle a désigné une sous-commission de cinq membres chargée de préparer un questionnaire en vue des auditions qui auront lieu ultérieurement. »

Ajoutons que cette sous-commission comprend, outre M. Franklin-Bouillon, président, MM. Thomson, Barthou, Denys Cochin et Albert Thomas, anciens ministres, et M. Marcel Cachin. Dès aujourd'hui, elle se réunira au Palais-Bourbon et l'on pense qu'en quelques séances elle aura achevé le questionnaire qu'elle est chargée de préparer.

Une initiative de M. Forgeot

Mais M. Forgeot, député de la Marne, dont on connaît les brillantes interventions à la tribune, vient de prendre une initiative curieuse et qui peut avoir des conséquences au point de vue du rôle de cette sous-commission.

S'appuyant sur un article du règlement de la Chambre qui dit que tout député pourra avoir connaissance de tous projets et tous dossiers remis par le gouvernement à une commission, M. Forgeot, par une lettre adressée hier soir à M. Franklin-Bouillon, président de la commission, demande communication des documents transmis par M. Clemenceau.

Nous croyons que M. Forgeot, s'il ne reçoit pas satisfaction, a l'intention de porter la question à la tribune.

Au Sénat, MM. Clemenceau et Pichon sont entendus

D'autre part, MM. Clemenceau et Pichon ont été entendus hier par les commissions sénatoriales des affaires étrangères, de l'armée et de la marine. A la suite de cette audition le procès-verbal suivant nous a été communiqué :

« Les trois commissions sénatoriales des affaires étrangères, de l'armée et de la marine se sont réunies sous la présidence de M. de Selves. »

Elles ont entendu M. Clemenceau, président du Conseil, assisté de M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, sur les derniers incidents provoqués par le comte Czernin.

Après le départ des ministres, M. Ribot a fourni les renseignements les plus complets sur les faits qui se sont produits pendant qu'il était chef du gouvernement.

Avant de se retirer, le président du Conseil fit une remise de pièces à l'appui des explications qu'il avait fournies.

Le professeur Bovet, de Zurich, met au point le cas de Czernin

(Du correspondant du Petit Journal)
Zurich, 19 Avril. — Dans la revue *Wissen und Leben*, le professeur Bovet, de l'Université de Zurich, écrit :

« Le comte Czernin a accusé M. Clemenceau de mensonge. M. Clemenceau doit avoir ses défauts, il peut avoir des ennemis, mais dans toute sa carrière politique qu'il a commencée en 1870, personne ne lui a jamais, que nous sachions, reproché un mensonge. Il se distingue, au contraire, par une franchise souvent brutale. J'ai d'ailleurs encore bien d'autres raisons de source particulièrement sérieuses de ne pas mettre en doute l'affirmation de M. Clemenceau. »

« On dit encore à Vienne que M. Clemenceau a voulu détourner l'attention du vrai problème : la France était-elle coupable de prolonger la guerre à cause de l'Alsace-Lorraine ? Sur ce point, contentons-nous de faire la remarque suivante : on soutient officiellement, dans les puissances centrales, qu'il n'y a pas de question d'Alsace-Lorraine. Pourquoi alors ce fait injustement sur cette question, à plusieurs reprises, des offres de conciliation ? »

« Les familles ayant la possibilité de placer leurs enfants en province par leurs propres moyens, et de les conduire elles-mêmes aux lieux de placement. »

Elles peuvent, d'ores et déjà, se faire inscrire dans les mairies de Paris et de la banlieue ou toutes dispositions utiles seront prises, pour assurer, dans des conditions et délais à déterminer par le ministre des Travaux publics, le transport gratuit des enfants, et de larges facilités accordées aux personnes qui les accompagnent.

« Familles ayant la possibilité de placer leurs enfants par leurs propres moyens, mais ne pouvant les conduire elles-mêmes à destination. »

Elles doivent adresser au Secrétariat de la commission de sauvegarde de l'enfance, à l'Hôtel de Ville, toutes les indications de nature à permettre de grouper les enfants par destination et d'en assurer le transport à la gare d'arrivée où ils devront être remis aux personnes désignées par la famille.

« Familles ne disposant d'aucun placement pour leurs enfants. »

Les familles dont il s'agit devront formuler une demande à la mairie de l'arrondissement ou de leur commune. Ces demandes seront centralisées par la commission de sauvegarde de l'enfance à l'Hôtel de Ville.

D'autre part, la commission a décidé d'élaborer des œuvres philanthropiques, des groupements patronaux ou ouvriers susceptibles d'être agréés par la commission en vue de collaborer à cette organisation, d'adresser dans le plus bref délai, au Secrétariat les indications suivantes :

Notices sur le fonctionnement de l'œuvre, la date de sa fondation ; les résultats qu'elle a obtenus jusqu'à ce jour ; indications précises sur les centres, modes et charges de placement ; ressources du groupement ; conditions auxquelles il entend participer à l'organisation projetée.

Enfin, la commission fait un pressant appel aux personnes en collectivité désireuses de contribuer à leurs frais pour la totalité ou en partie à l'organisation du départ de certaines catégories d'enfants, elles trouveront auprès de la commission toutes les indications et tous les concours qui pourront leur être utiles.

De son côté, le préfet de la Seine vient d'adresser aux maires du département une circulaire pour leur demander de faire les plus grands efforts pour permettre l'envoi du plus grand nombre d'enfants à la campagne par les caisses des écoles et les œuvres de colonies scolaires qui en dépendent. Il a de plus adressé une circulaire au personnel enseignant faisant appel à son zèle et son amour des enfants pour aider ces œuvres, dans la mesure de leurs moyens.

— Enfin ! Si c'est le bétail qui manque... On a bien fait chez les Boches du pain sans farine... Il n'y a qu'à faire des hittecks sans viande !

VOIR EN 2^e PAGE :

Au-dessus de l'amour

par Jean BERTHEROY

M. Balfour montre ce que les Boches ont fait de la Belgique

Pour sa résurrection commerciale et industrielle

Londres, 19 Avril. — Au cours du dîner offert en l'honneur des délégués du gouvernement belge, par le Comité de commerce franco-belge, M. Balfour a dit :

« Aussi bien dans la Grande-Bretagne que dans nos colonies d'outre-mer ou aux Etats-Unis, il n'y a personne, ni femme, ni homme, ni enfant qui ne connaisse les torts infligés à la Belgique au cours des premières semaines de la guerre. »

« Ce que l'on ne connaît pas et que l'on devrait connaître beaucoup mieux, c'est le traitement auquel l'Allemagne a, de sang-froid et méthodiquement, soumis la Belgique, depuis ces premières atrocités. L'invasion de l'armée allemande, les attentats commis par cette armée, sont des choses horribles, inouïables ; je ne suis pas sûr que les tortures lentes, méthodiques auxquelles la Belgique est soumise de sang-froid depuis l'occupation allemande ne soient pas chose plus horrible même quand on réfléchit, quoique l'horreur en soit moins dramatique que celle des premiers attentats qui firent le sang dans les veines de l'humanité. »

« Car, à quelle tâche les Allemands se sont-ils attelés ? En premier lieu, ils se sont efforcés de ruiner le commerce, l'industrie, les facultés commerciales et industrielles d'une nation qui était leur voisine, leur amie et qu'ils s'étaient engagés à protéger. »

« De sang-froid, et cela, de leur propre aveu, ils éprouvent une vive joie à la pensée que, si demain on signait la paix, il faudrait, au bas mot, de nombreux mois à l'intelligence belge, aux capitaux belges, à l'industrie belge, à l'esprit d'initiative belge, pour faire de nouveau concurrence à l'Allemagne rivale. »

Parlant de la restauration de la Belgique après la guerre, M. Balfour a dit :

« Je suis convaincu qu'il y a les meilleures intentions de la part des Alliés. Il se peut que la France ait ses propres problèmes à traiter, qui sont d'une nature particulière ; mais je suis convaincu que la Grande-Bretagne et l'Amérique feront leur possible pour accomplir cette grande tâche. Ce qui me fait croire qu'elle sera menée à bonne fin c'est que dans la Belgique même nous avons le meilleur allié qu'il soit possible de concevoir. (Applaudissements.) »

« Il n'y a rien de plus magnifique que la ferme endurance de la population, qu'elle soit flamande ou wallonne. »

« L'héroïsme des Belges marquera dans l'histoire comme l'épisode le plus remarquable et le plus réconfortant de cette époque riche en grands épisodes. »

Le ministre de Belgique, prenant la parole après M. Balfour, remercia celui-ci du discours qu'il vient de prononcer, et qui, dit-il, remplira tous les cœurs belges de joie et de fierté.

LEUR KANON a tiré à nouveau hier

PAS DE VICTIMES

Leur kanon a bombardé à nouveau, hier, la région parisienne. Il n'a fait aucune victime.

Ainsi que nous le disions hier, il eût été prématuré de conclure de l'accalmie de ces derniers jours qu'on n'entendrait plus les Berthas ; de même, il ne fallait pas conclure de ce que des mesures avaient été prises pour les contrebuttes efficaces que ces mesures allaient instantanément produire leur effet.

Hier, sur un point de chute, l'obus, entré par le toit dans un atelier situé au sixième étage d'une maison, traversa complètement cet atelier, en sortit en crevant l'une des cloisons, traversa une cour et enfin alla ébranler le mur d'un autre immeuble dans lequel il pénétra puis éclata, encore une fois, dans la cage de l'escalier.

Plusieurs appartements, dans cette maison touchée à la hauteur du quatrième étage, furent ravagés, mais aucun des occupants ne fut blessé.

Il n'y eut pas de victimes non plus dans l'atelier, tous les ouvriers en étant partis quelques secondes avant.

VON CAPELLE SUR LA SELLETTE à propos des sous-marins

Progressistes et socialistes se plaignent de l'insuffisance du nombre des sous-marins (Du correspondant du Petit Journal)

Zurich, 19 Avril. — La commission principale du Reichstag a consacré une longue séance à la question de la guerre sous-marine. Les orateurs progressistes et socialistes ont critiqué en termes violents l'administration de la marine, accusant notamment l'amiral von Capelle d'être trompé dans les calculs sur le tonnage total dont dispose l'Entente et d'avoir fait des efforts insuffisants pour maintenir, renouveler et augmenter la flotte sous-marine.

Le député Gothein a dit au ministre : « Ne rejetez pas la faute sur notre industrie qui a fourni un effort surhumain. C'est votre bureaucratie qui travaille mal. Le matériel sous-marin s'use très vite, raison de plus pour multiplier les commandes et en assurer l'exécution. »

Le conservateur Westarp a déclaré : « Si l'Allemagne avait commencé plus tôt la guerre sous-marine, les résultats seraient plus satisfaisants. »

Von Capelle s'est longuement excusé de la lenteur et l'insuffisance des résultats obtenus :

« Nos usines ne peuvent pas dépasser leur production actuelle, nos calculs se modifient suivant les circonstances et les résultats de l'expérience. Je ferai tout ce qui est humainement possible pour accroître la guerre sous-marine, car nous pouvons compter que la guerre aura encore une longue durée. »

Les phases de l'offensive et de la défense

Dans cette gigantesque bataille de l'Yser, où tous les efforts offensifs ont été jusqu'ici faits par l'ennemi, il existe une différence essentielle entre l'emploi et l'économie des forces opposées, pour l'attaque d'une part, pour la résistance de l'autre. La première phase, escomptant la surprise, obtenue à l'aide d'une formidable concentration loin en arrière du front allemand (concentration qui fut sans doute habilement dissimulée, puisque la surprise se produisit) le recul fut important et rapide, en raison de la grande infériorité numérique des défenseurs sur le front attaqué. Ce recul n'aurait pu être limité que par la création pourvue de longtermes à l'avance de positions de défense couvertes d'obstacles, à quelque distance en arrière de la ligne de bataille anglaise.

La phase suivante est celle de l'intervention des réserves de la défense, celle des réserves proprement dites, laissant intacte l'armée de manœuvre. La disproportion des forces opposées diminue beaucoup ; les progrès de l'ennemi deviennent lents, plus ou moins enrayés sur certains secteurs. Les pertes de l'assaillant augmentent. Les divisions jetées à l'assaut et refoulées sont, par la raison même qu'elles échouent, durement éprouvées. Il en résulte que les efforts de l'offensive deviennent intermittents. Il faut à l'ennemi repoussé le temps, après chaque

échec, de remettre de l'ordre dans ses unités, d'opérer des refontes, de remplacer les régiments décimés et hors d'état de reprendre la lutte. C'est ainsi qu'on voit sur un point très violemment attaqué l'accalmie se produire, tandis que la bataille se transporte ailleurs. On a l'illusion que l'ennemi n'ayant pas réussi à tel endroit cherche une meilleure solution à tel autre, comme si les mêmes troupes d'assaut se transportaient tantôt ici, tantôt là, à la façon d'un insecte qui vient se heurter contre une vitre. Il faut se garder de juger sur cette apparence.

En réalité, l'offensive allemande est une, qu'elle vise Amiens, ou Bethune ou, surtout, les monts de Flandre pour tourner et faire tomber la ligne de l'Yser. Elle doit se reproduire sur les mêmes objectifs, avec les intermittences nécessaires, or elle se reproduit tant qu'il restera des réserves. L'ennemi ne peut pas renoncer. Il joue son va-tout.

Si nos unités souffrent dans cette lutte, ce n'est pas, à beaucoup près, en proportion de celles de l'assaillant. Il n'y a pas à les refondre et à les reconstituer. Nos réserves restent dans la main du chef. Elles augmentent au lieu de diminuer. La dernière phase sera celle de l'heure et du lieu de leur emploi.

LES FRANÇAIS donnent sur l'Avre

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Front français, 19 Avril. — Où est Foch ? Depuis dix jours c'est la grande interrogation des Boches. Ils ne touchent plus nulle part sans se retourner. Les réserves de leur adversaire les troublent. Ils comprennent qu'ils ne sont plus les seuls maîtres de la bataille. Ils entendent des opérations sans oser s'y jeter à fond. En multipliant leurs attaques, ils ont voulu que le but d'agrandir leur succès, ils ont celui de nous tendre des pièges, et ils regardent avidement si nous nous y prenons. Depuis qu'ils frappent dans le nord, ils ont l'œil ouvert sur nos déplacements. Voilà leur souci. Il est tel qu'il proclamait déjà à leur peuple que Foch n'a pu conserver pour son plan les troupes qu'il avait réunies, qu'il les émiette et qu'au moment venu, ce sont eux qui sortiraient la surprise. Si puissantes que soient leurs forces, ils en usent tout de même plus que nous chaque jour. La bataille n'a encore présenté, de notre part, que des contre-attaques, mais, ce matin, 18 avril, nos troupes sont parties à l'assaut.

Sur quatre kilomètres, autour d'Ailly-sur-Noye, elles ont commencé l'action. La préparation d'artillerie s'est faite la nuit, courte et terrible, et, à 4 h. 50, l'assaut partait.

Il ne pleuvait pas, il bruina. La boue de la Somme, célèbre et maudite, encore plus grasse, embourbait nos soldats ; l'important à la semelle de leurs chaussures et aux pans de leur capote, les Français se sont élançés. Départ brillant ; ils enlevèrent les assises où crachaient les mitrailleurs. A l'assaut, un bataillon, au sud de la route de Thennes à Moreuil, franchissait la Luce. Au centre, marchant avec nos chars d'assaut, ils arrachaient le bois de Sencourt. Ce fut dur. Les grenades éclataient nombreuses, pressées. A droite, sur la pente qui va vers l'Avre, ils mettaient la main sur le bois triangulaire, puis sur celui du Gros-Hêtre, puis, plus à droite, au delà de la route de Moreuil à Ailly, progressaient. Six cents prisonniers, hommes de boue, étaient chassés à l'arrière.

Contre-attaque ? Sûrement. En tout cas, nous consolons. La lutte, dans le froid, continue.

Albert Londres.

AVEC LE KAKI encadré d'Horizon

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Front britannique, 19 Avril. — Si les hordes allemandes ne se congestionnent pas, n'étouffent pas dans leur présente offensive, elles le doivent aux canons, aux mitrailleurs, aux batteries anglaises. Grâce au bon fonctionnement de ces engins, le problème de la subsistance ne se pose plus pour une quantité d'ennemis proportionnelle aux assauts désespérés commandés par Ludendorff.

D'autre part, ces perpétuelles saignées ne sont pas sans encombrer de leur lugubre évacuation le réseau tenu des communications.

Des divisions nouvelles apportent en ce moment de Roumanie et de Russie leur contingent de chair non entamée. Voir l'extrait d'une lettre (saisie sur un prisonnier) montrant quel genre d'accueil reçoivent ces troupes, dès leur première arrivée dans la zone de bataille.

« Je peux vous garantir que la vie de convalescent n'est pas rose ! Les routes sont jour et nuit envahies par le feu, les pertes de chevaux et de camions dépassent toute description. Les fossés sont pleins d'animaux morts ; certaines batteries n'ont plus que deux ou trois chevaux à leur disposition. Les hommes ne sont pas à meilleure enseigne. Chaque jour il faut débayer la route chargée de morts et de blessés. »

Qui donc, à lire ces lignes dont je garantis l'authenticité, ne se sent pas un regain d'espoir, de courage et de volonté ? Les Allemands nous ont appris à tuer avec de méthodiques véhémences. Nous sommes bons élèves. En ce moment, la plaine flamande est un creuset dans lequel nous brassons la tuerie.

Les jours passent et l'objectif boche ne varie pas. Broyer le kaki britannique maintenant encadré d'horizon ! — en refoulant les éléments, en faire un Sedan, contre l'abîme de la mer. Les couloirs et les lacs des Flandres sont-ils impossibles à franchir. C'est possible qu'on se ruera à nouveau, par la ligne intérieure, sur les rives de la Scarpe et de la Somme.

Tout l'empire britannique uni dans la lutte
Ah ! si nos canonniers de France et d'Angleterre manquaient d'adresse, si les bras de nos jeunes hommes ne maniaient pas



— Enfin ! Si c'est le bétail qui manque... On a bien fait chez les Boches du pain sans farine... Il n'y a qu'à faire des hittecks sans viande !

VOIR EN 2^e PAGE :

Au-dessus de l'amour

par Jean BERTHEROY

tre, l'activité harmonieuse et féconde n'a plus d'objet.

Si je vous ai rappelé cet exemple que les fournis donnent aux sociétés dites supérieures, c'est pour fortifier par notre approbation unanime, l'intention très sage de quelques amis de l'enfance. Paris est une fourmilière où l'on reçoit, de temps en temps, des cailloux ; jusqu'ici, ces cailloux n'ont pas fait beaucoup de ravages. Néanmoins, leur chute bruyante, surtout la nuit, et l'obligation de s'abriter dans les caves humides et malsaines, inquiètent les mamans, même les plus courageuses. Pour les jeunes enfants, — comme pour les vieillards et les malades — la descente à la cave peut être plus dangereuse que les bombes espérées ou les rares obus de la grosse Bertha. Il serait bon d'envoyer tout ce monde-là à la campagne, ou nos petits, loin des impressions de guerre, qui ne sont pas faites pour eux, vivraient la vie normale et saine des « petits d'homme ». Femmes enceintes, mères nourrices, poupons qui marchent à peine, gamins et gamines de toute classe sociale, je souhaite de tout mon cœur que vous vous en alliez passer l'été de 1918 au vert. Les papas qui sont au front auront un souci de moins, et nous autres grandes personnes, nous trouverons les cailloux boches moins méchants quand ils éclateront sur notre fourmilière parisienne.

Marcelle Tinayre.

DEPOTS DE FONDS dans les Trésoreries générales et les Recettes particulières des Finances

Le ministre des Finances vient de décider que le taux de l'intérêt alloué par le Trésor aux déposants généraux sur leurs avances serait à partir du 1^{er} mai 1918 porté de 2,50 % à 3 % l'an. Le parti représentant les frais et commissions de ces comptes supérieurs était limité au maximum de 0,50 %. Les dépôts de fonds à vue qui sont reçus du public sont à leur propre crédit soit à celui des recettes particulières des Finances, soit à celui des recettes générales des Finances. Les déposants généraux sur leurs avances continuent d'être personnellement responsables, jouissent en outre de la garantie subsidiaire de l'Etat.

La loi trouve donc de très sérieux avantages dans ce mode de placement pour celles de ses disponibilités qu'elle désire conserver au lieu de les faire fructifier dans les banques. Il convient d'ajouter que les trésoriers généraux sont désormais tenus de délivrer sans autres frais que ceux des chèques, dont les chèques de banque sont des chèques au porteur qui en feront la demande : les chèques bancaires sur un compte de dépôts de fonds dans une trésorerie générale ou une recette particulière du territoire métropolitain. Le paiement pourra donc en être obtenu gratuitement dans tous les chefs-lieux de département et d'arrondissement.

Un appel des Arméniens contre la sauvagerie turque

La Délégation nationale arménienne adresse un appel à nos armées civiles, qui, profitant de la défaillance russe, accroissent le territoire de leurs massacres et veulent mener jusqu'à l'extermination définitive les suppliques et les larmes qu'ils infligent sans relâche au malheureux peuple arménien.

POUR LES OTAGES et prisonniers de guerre

On sait que des négociations se sont ouvertes à Berne le 4 avril entre la France et l'Allemagne, en vue d'un échange de prisonniers de guerre et de civils internés. Dans une conférence tenue hier chez M. le président du Conseil, avec MM. Jeanneney et Ignace, sous-secrétaires d'Etat, et à laquelle avaient été appelés MM. Henry Chéron et Noël, sénateurs ; Pasquet et Charles Bernard, députés, il a été rendu compte par M. Alphonse, venu de Berne à cet effet, de l'état de ces négociations. Leur avancement permet d'en espérer une prompte conclusion.

Une délégation de l'Association des familles des prisonniers de guerre, qui avait demandé audience à M. Jeanneney, avait été, dès la veille, reçue par lui.

Au nom de l'Association des Familles des prisonniers de guerre, son président, M. Léon Pasquet, député, avait appelé l'attention du sous-secrétaire d'Etat chargé du service des prisonniers sur les prisonniers français qui ont réclamé la qualité de sanitaires sans pouvoir la justifier et que les autorités allemandes refusent de présenter à l'ennemi. Les commissions itinérantes, bien que leur état de santé soit de nature à justifier leur rapatriement ou leur internement en Suisse.

La sous-secrétairerie d'Etat vient de l'information que cette situation ne lui a pas échappé et que dans le courant de décembre dernier, il a signalé au ministre des Affaires étrangères la situation intolérable faite à nos compatriotes en captivité, afin qu'une protestation fut adressée au gouvernement impérial. Sur les instances de son département, la Croix-Rouge internationale a déposé la Croix-Rouge internationale au départ de janvier pour que les prisonniers ayant revendiqué la qualité de sanitaire ne soient pas exclus de l'internement, du fait qu'ils n'auraient pas pu rapporter la preuve de leurs affirmations. Le gouvernement impérial n'ayant pas répondu, deux nouvelles notes lui ont été adressées récemment avec avis que s'il persistait dans son attitude actuelle, des mesures analogues seraient prises à l'égard des sanitaires allemands.

FEUILLETON du Petit Journal du 30 Avril 1918

Fauvette!

SCENARIO DE M. J. MANDAMENT

FILMS DE LA MAISON ECLAIR

Au beau pays provençal, Marthe et Pascal, deux enfants du village de Saint-Rémy, s'étaient, avec leurs amis, deux Premiers Prix d'opéra qui venaient de remporter au Conservatoire d'Avignon.

Le baron de Valréas, qui aime secrètement Marthe, fiancée de Pascal, offre un goûter aux paysans. Mais par le chat de Marthe, le gentilhomme songe à son passé.

PREMIER EPISODE

— Au doux soleil de la Provence (Suite)

Mais, hélas, cruelle, implacable, la vie a fait de lui un malheureux qui se croit indigne de toute espérance.

Après deux courtes années de tendresse, sa femme est morte. D'elle, il n'a plus que ces deux enfants qu'il chérit... qui sont un peu de la disparue — mais qui ne sont pas elle, pourtant !

Aussi bien, hier encore le baron de Valréas était si sincèrement qu'il n'aurait plus jamais.

Pourquoi la chaussure est-elle chère ?

C'est la question que beaucoup se posent lorsque leurs chaussures, ne valant même plus le résemelage, réclament des remplaçantes.

Nous sommes allés aux renseignements afin de savoir les causes de cette hausse de la chaussure.

C'est l'intendance qui ravitaillait le marché civil. Après avoir réquisitionné tous les cuirs verts, elle les fait directement tanner, prélève, en quartiers de choix, ce qui est nécessaire aux besoins de l'armée et abandonne le reste aux fabricants de chaussures, aux selliers, etc. Remarque à faire : les prix d'achats des cuirs verts sont moins élevés qu'avant la guerre. Alors, objectera-t-on, évidemment se fait-il que les bottiers, les bottines soient d'un prix assez élevé ? Voici : c'est qu'en dehors du cuir il y a les doublures, les clous, la main-d'œuvre, et cela a doublé depuis 1914.

Pourtant, il y aurait un moyen de ramener la chaussure à des prix plus raisonnables. Seulement, il dépend de nous.

Croyez-vous, nous disait un gros manufacturier, que si les marchands de chaussures civiles s'abstenaient de faire fabriquer ce qu'on appelle l'« article militaire », c'est-à-dire les gêtres, les bottes fines, etc., il n'y aurait pas de gros stocks de cuir qui pourraient être employés par le public ?

Car, enfin, l'intendance pourrait-elle équiper des officiers et des hommes de troupe. Alors, pourquoi ce double emploi ?

D'autre part, pourquoi les bottes militaires ne seraient-elles pas fournies par des tiges de bottines de plus en plus hautes ?

Si le public persiste dans ces errements, la crise du cuir sera encore longtemps après la guerre. Songez, en effet, que les pays étrangers où nous nous ravitaillions n'auront pas assez de marchandises pour eux-mêmes.

Pour résumer les idées de notre interlocuteur, deux points sont à étudier : 1^{er} la suppression de l'internement de fantaisie pour militaires ; 2^{es} l'établissement de nos chaussures civiles de la mode des bottines, exagérément hautes, qui d'ailleurs, s'accompagnent de trop hautes talons, condamnées par tous les hygiénistes.

Tel est, selon lui, l'état de la question de la chaussure chère.

Les empoisonnements du Pré-Saint-Gervais

On se souvient de l'émeute soulevée par les empoisonnements dont furent victimes pendant l'été 1917, au Pré-Saint-Gervais, un certain nombre d'enfants. Ceux-ci, qui prenaient leur repas à la cantine de l'école communale de cette localité, furent atteints de violentes douleurs suivies de vomissements, présentant tous les symptômes d'un empoisonnement. Deux cents enfants furent malades et plusieurs succombèrent.

Plus de soixante-cinq familles déposèrent une plainte au procureur de la République et se constituèrent partie civile par l'organe de M. Lévy-Oulmann. Le juge d'instruction, M. Guichard, chargé les docteurs Dervieux, médecin légiste et Pirey, de l'Institut Pasteur, de rechercher les causes de ces intoxications. Il fut établi qu'elles étaient d'origine alimentaire et dues au paratyphus B, provenant de viande malade, d'une génisse abattue à l'échouard 19, à la Villette.

M. Henri Martel, chef du service sanitaire de la Ville de Paris, désigné comme expert, vient de déposer son rapport sur cette affaire.

« La viande, dit-il, provenait d'un échouard où l'on abat souvent des bêtes malades ou gravement accidentées, avec du matériel non soigneusement nettoyé par un personnel qui ne se rend pas compte des dangers que présentent certaines habitudes de malpropreté invétérées en usage aux abattoirs. »

Il fait ensuite remarquer que la même viande a été conservée dans de mauvaises conditions dans la cantine scolaire du Pré-Saint-Gervais.

Et au point de vue pénal les responsabilités ne sont pas suffisamment déterminées pour justifier un renvoi devant le tribunal correctionnel, on peut prévoir que des mesures et des sanctions administratives seront prises de façon à ce que pareils faits ne puissent plus se renouveler.

LE CHOMAGE dans l'industrie du vêtement

Il se produit actuellement dans l'industrie du vêtement une période de chômage anormal qui a ému les syndicats patronaux et ouvriers, et qui les a amenés à rechercher les moyens d'y remédier.

Une réunion a été tenue en conséquence hier à la caserne Lobau (annexe de l'Hôtel de Ville), sous la présidence de M. Henri Sellier. Dix-huit présidents de chambres syndicales patronales et ouvrières y assistaient. On a étudié les circonstances causées du chômage actuel, les raisons des réglementations douanières qui favorisent les importations de matières confectionnées et rendent très difficiles les importations de matières premières non ouvrées ; on s'est également occupé de l'impôt sur les objets de luxe qui frappe la presque totalité de l'industrie du vêtement, et une sous-commission paritaire de 8 membres pris dans les chambres patronales et ouvrières a été nommée pour élaborer les revendications des professionnels et faire valoir de nature à atténuer le chômage.

Les réunions de la sous-commission auront lieu tous les mardis au siège du bureau de placement paritaire de l'industrie du vêtement, 38, boulevard Sébastopol.

Et n'est-ce point se parjurer que de répéter deux fois les mots divins : « Je l'aime » ?

Mais voici que le baron de Valréas ne peut détacher ses yeux de la silhouette joyeuse de Marthe.

Et la voixerie en lui, toujours : « Je l'adore ! »

C'est qu'en vérité le cœur ne ment pas !

C'est qu'il faut aimer, après avoir aimé !

C'est que l'amour — sentiment divin — est éternel au cœur de l'homme.

C'est que ce n'est point se parjurer — c'est vivre, simplement — que d'aimer encore, à nouveau, qui mérite votre amour.

Et le gentilhomme veut en vain lutter contre sa propre pensée. En vain, il s'interroge :

— Cette Marthe Riquet est fiancée à ce Pascal... Elle l'aime... l'aime... Que puis-je donc espérer ? vouloir ? désirer ?

Elle n'est pas pour moi !

Il se gronde !

Il se force à mesurer la folie de la passion qui lui naît en lui.

Et la passion est la plus forte !

— Je l'adore ! je l'adore !

Et il n'y a rien qui puisse l'empêcher de sentir la brûlure nouvelle de cet amour !

Ah ! de quelle folie est-il donc le jouet ? quelle surprise éternelle a donc incendié son cœur mort ?

Mais le gentilhomme ne peut se répondre :

— Zou ! zou ! la farandole !

CONTES DU "PETIT JOURNAL" Au-dessus de l'amour

Elle lui avait dit : « Partez ! Vous en êtes venu à l'un de ces moments de désespoir moral où l'on ne voit plus clair en soi-même. Ah ! que vous plains, mon ami ! De tous les états d'âme qu'un pauvre être humain est appelé à traverser dans sa vie, le plus périlleux, le plus angoissant est bien cet état d'incertitude. Réfléchissez, faites le silence autour de vous, et tâchez de retrouver la lumière perdue. »

Maxime avait obéi, il avait fui la ville bourdonnante et le voisinage troublant d'Hélène. Il était allé se réfugier pour quelques semaines sur le rocher sauvage de Cannes presque désert en cette fin de juillet. Maintenu, seul en face de soi-même, il se remémorait la dernière conversation avec l'amie qu'il venait de quitter : comme elle avait su le confesser avec une adresse délicate, et lui faire dire ce qu'une heure auparavant il aurait trouvé monstrueux de lui avouer ! Elle avait eu en lui depuis longtemps sans doute ; elle avait compris sa souffrance, son impossibilité d'agir. Elle l'avait libéré d'un mot.

Mais quel parti prendrait-il ? Aurait-il l'audace de faire le choix de ses sentiments, et de décider entre l'un et l'autre ? Enfant qu'il était, malgré la trentaine approchant, il avait pu croire qu'un seul amour, un unique et grand amour, suffisait à remplir une existence, un amour né avec le printemps des jours et s'enrichissant de ce que les jours apportent... Il avait eu cela, et il avait aimé Hélène avec la volonté de n'aimer qu'elle jamais.

Et voici qu'insidieusement l'Amour, encore, l'Amour aux Russes infatigables, lui offrait un autre visage, lui suggérait de nouvelles rêveries. Une autre femme, une jeune fille celle-là, avait passé devant ses yeux, si légère, si pareille à une aurore, qu'il en gardait l'éblouissante image fixée en lui, et que désormais elles étaient deux à occuper ses pensées.

De cette fenêtre de l'Hôtel des Anglais où il était descendu, il contemplait l'admirable panorama, ce paysage fait de nuances innombrables que Mermé et Maupassant ont si fortement ressenties et qui répond à tous les besoins de beauté des créatures. C'était Cannes plongée dans un demi-sommeil, baignée dans des molles ondes, et, autour d'elle, toute la gamme des bleus, depuis le tendre et primitif azur du firmament, jusqu'au bleu rude et presque violet de l'Estérel, dont les pentes inégales se découpaient en étages au-dessus des petites conques où la mer attardait ses vagues.

Dans le jardin de l'hôtel, entre les immenses palmiers remués par le vent frais qui venait des îles, des couples de jeunes gens jouaient au tennis ; leurs gestes étaient harmonieux et précis, comme ceux du stade antique, et leurs voix claires semblaient venir du fond des âges lointains. Un peu de la grâce hellénique flottait, revivait dans l'air. Maxime s'interrogeait ardemment : quelle présence souhaitait-il en cet instant ? Laquelle ? Était-ce celle d'Hélène, ou de la rivale qu'il lui avait donnée dans son cœur ? Pour la première fois il osait regarder en face l'avenir, et envisager l'idée de recommencer avec une autre le pèlerinage du bonheur. Mais quelque chose en lui criait et se révoltait. L'emprise du passé ne le lâchait point encore. Comment pourrait-il goûter un bonheur acheté par un si grand sacrifice ? Il acquiesçait cependant, il acquiesçait presque sans le vouloir, dans le mystère profond de son être. Ah ! les serments éternels, la foi dans une fidélité totale, qu'est-ce que tout cela était devenu ? Complexe, dévorante, la vie avait aboli ce mirage ; — et la lumière, qu'il cherchait avec une sincérité éperdue, n'éclairait pas encore sa conscience.

Cet matin, il se promenait au bord de la mer. Il marchait courbé, comme un homme fatigué qui porte sur ses épaules un fardeau trop lourd. Et il ne regardait plus rien autour de lui ; il restait insensible à l'éternelle beauté de la nature. La contemplation de soi lui causait une sorte de vertige ; jamais il ne s'était senti aussi abandonné, aussi libre du rien auquel viennent aboutir les choses terrestres.

Une nouvelle inquiétude le torturait : si Hélène l'avait ainsi forcé de s'éloigner d'elle, n'était-ce pas qu'elle aussi se détachait de lui peu à peu ? Allait-elle lui manquer tout à fait ? Un trou noir, un abîme se creusait devant ses pas... S'il ne devait plus la revoir, il préférait renoncer à l'avenir. Elle lui était nécessaire par tout ce qu'il lui avait laissé de lui-même. Ah ! certes, si la veille il avait désiré la présence de la jeune fille qui tenait dans ses mains pures le présent nouveau, aujourd'hui, devant l'angoisse qui l'accablait, c'était Hélène qu'il souhaitait passionnément revoir. Il l'évoquait, diverse et pourtant toujours semblable à ce qu'il en attendait. Bien qu'elle fût plus jeune que lui, n'avait-il pas senti souvent dans sa tendresse une sollicitude presque maternelle ? Il avait goûté, appuyé à son épaule, la sécurité parfaite. Et c'était dans ces instants qu'il l'avait le mieux aimée. C'était sous cette forme qu'il aurait voulu la revoir...

— Dites, monsieur le baron, est-ce de la musique cela, pas moins ?

— Certes ! Votre fille est une artiste hors ligne !

— Aussi, c'est notre soleil, voyez-vous ! Pas plus haute que votre Fauvette, tenez, elle chantait déjà... Une vraie cigale !... une Fauvette !... Ah ! elle ira loin, j'en jure !... A la grande Opéra peut-être... à Paris !

— A Paris !

Mais d'où vient qu'un vieux métyer, le baron de Valréas, soudain, répondit d'un ton attristé ?

— D'où vient que le pare semble au château brusquement envahi d'ombre froide ?

— A Paris !... oui, sans doute !... elle ira à Paris... votre Fauvette !

Le baron de Valréas n'entend même pas les vivats dont ses hôtes le saluent en partant. Il ne voit point les couples qui se forment, se reprennent par la main :

— Zou ! zou ! la farandole !

Marthe s'appuie au bras de Pascal !

Les tambourinaires et les flûtes attaquent la cadence rythmée. Le cortège s'éloigne, toujours plus gai, toujours plus fou !

Et, lentement, lentement, vers les coins solitaires du parc, vers l'étang où le soir, qu'il tombe, accroche la triste sentelle d'un brouillard, le riche baron de Valréas s'en va, seul — toujours seul !

II. — Par chagrin d'amour !

— Chante, chante encore !... Faust après Carmen !... Manon après Roméo ! Chante ! Chante !

La chambre est toute petite, toute pau-

Il s'était mis à marcher plus vite. Il venait de se décider tout à coup à retourner d'où il était venu. Il allait reprendre sa vie, celle qu'il avait interrompue, cette vie partagée, divisée, sans issue possible. Il n'était pas plus avancé qu'au moment de son départ ; il souffrait seulement davantage de la grande misère d'être seul.

La mer, calmée tout à l'heure, était devenue houleuse. Il entendait le lourd sanglot qu'il jetait au rivage, chaque fois que ses vagues venaient à se briser. — Mais qu'était-ce que cette tristesse insensée comparée à celle qui l'accablait ? N'y a-t-il pas plus d'amertume dans une larme d'homme que dans toute la désolation des flots ? — Comment allait-il retrouver Hélène ? C'était cela qu'il se demandait uniquement. Il comprenait avec la sûreté de l'instinct que d'elle son sort dépendait. Sur cette grève déserte il n'y avait plus que deux êtres humains, elle et lui. Si forte était sa tension d'âme qu'il la vit devant ses yeux. Elle avait passé son bras sous le sien et ils cheminaient côte à côte. Il entendait sa voix consolante. Elle lui disait : « Pourquoi cherches-tu à tromper ton destin ? Tu vois bien que tu ne peux y échapper. Marche vers l'avenir changeant. Est-ce que tout ce qui vit n'obéit pas à la même loi qui veut que tout se transforme et renaisse ? Ne crains pas pour cela que soit perdu le trésor de ton affection : ceux qui se sont aimés vraiment ne cessent jamais de s'aimer ; ils s'élèvent au-dessus de la mobilité des jours pour se retrouver dans une région plus sereine ; — car l'amour est indestructible. »

Maxime voulut répondre à cette voix qu'il connaissait bien, à cette voix toujours chère ; mais déjà une autre vision s'imposait à ses regards. Et le grand poids qui courbait ses épaules cessa de l'opprimer. Il respira fortement, sentant qu'il portait dans sa poitrine un cœur allégé.

Jean Bertheroy.

MORTS GLORIEUSES

Le commandant Pierre Delpech de Frayssinet, du 65^e bataillon de chasseurs à pied, est tombé héroïquement à la tête de ses hommes. Il était officier de la Légion d'honneur et titulaire de la croix de guerre avec étoile et palmes.

M. Paul Camou, administrateur de la *Dépêche de Toulouse* et neveu de M. Rémy Sans, fondateur de ce journal, est tombé glorieusement au champ d'honneur. Notre regrettable confrère, qui était interprète à la 3^e armée anglaise, a été tué par un éclat d'obus aux abords de Saint-Quentin.

Le capitaine André Disson, du 1^{er} régiment de dragons, blessé à Montdidier, au cours des dernières actions, vient de succomber à l'hôpital Saint-Gratien à Tours. Chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec palme, le capitaine Disson était proposé pour officier de la Légion d'honneur.

Méthodes américaines

La campagne pour la troisième « Emprunt de la Liberté » s'est ouverte aux Etats-Unis sous les meilleurs auspices : quatre milliards de dollars sont demandés et seront largement dépassés.

Toute la presse adresse de vibrants appels aux souscripteurs.

Un tel élan national dans la grande République américaine doit avoir son écho chez nous.

Nous ne pouvons manquer de puiser dans l'effort intégral de nos alliés la certitude de la victoire : pour qui sait les énormes ressources de toute nature que les Etats-Unis sont prêts à engager dans la lutte, une victoire absolue s'impose. Il nous suffit de tenir jusqu'au jour prochain où la puissance de nos alliés pourra jouer de tout son poids sur le théâtre de l'Europe. Nos soldats s'acquittent merveilleusement de ce devoir sur les champs de bataille de la Somme. Il faut aussi que tous ceux qui sont en état de contribuer par leur concours financier à notre résistance répondent à l'appel qui leur est adressé. Qu'ils transforment leurs fonds disponibles en Bons ou en Obligations de la Défense Nationale.

Dans LA MODE de cette semaine

Costume de Fillette

PATRON-PRIME

Une demande de mise en liberté provisoire

Un ouvrier en suris d'appel travaillant à l'usine Renault, du nom de Cadétières, fut arrêté ces jours derniers et mis à la disposition du capitaine Wels, du 2^e conseil de guerre, pour avoir tenu certains propos touchant le dernier raid de goliath sur Paris. Hier, son défenseur, M^{re} Marcel Pasquier a déposé une demande en liberté provisoire en faveur de son client.

— yre — mais riche de belle clarté, sonore pour les strophes d'amour !

Contre le mur, blanchi à la chaux, le mur où maître Riquet, de ses propres mains, a voulu pendre le diplôme du Conservatoire, un piano s'appuie, familier, docile.

Et la chambrette exigüe de Marthe Riquet est dans ce mes ?

Et n'y a-t-il point là deux artistes ?

— Chante ! supplie encore, tendrement obstinée, Marthe, la jolie cigale, chante, mon Pascal ? Tiens ! cet air de Manon.

— Mais c'est toi ! depuis deux heures nous n'arrêtons pas !

— Qu'importe ? quand tu chantes c'est ton âme que je crois entendre.

Elle plaquait un accord... Ses doigts agiles couraient sur le clavier... la mélodie s'élevait, le rythme naît et Pascal chante...

C'est le Réve de Des Grieux... c'est la douce et tendre chanson de tous les amours et de tous les songes... Et pourtant le jeune homme s'arrête, brusquement :

— Oh ! Marthe, ma Fauvette, quel rêve nous faisons !

Alors, elle cesse de jouer...

Ses doigts cessent de presser les touches : le son meurt, en tremblant :

— Ouil fait, songeuse, Marthe Riquet : le beau rêve !

Et c'est Pascal qui poursuit :

— Nous chanterons toujours, dis... Nous connaîtrons les grands succès... le public qui vous acclame !... la fortune !... Nous passerons, dans la vie, comme les héros que nous aimons... Tu seras Juliette et le sera Roméo... Tu seras Carmen et moi

LES AFFAIRES EN COURS

L'instruction contre M. Caillaux

Dans la matinée d'hier, le capitaine Bouchardon, qui avait travaillé à son dossier d'enquête et qui avait envoyé des commissions rogatoires, a entendu un témoin dans l'après-midi, M. Mabilieu, directeur du Musée Social, rue Las Cases, et membre de l'Institut. Ce dernier se trouvait en janvier 1917 à Rome, à l'époque où M. Caillaux accomplissait son voyage en Italie. Il a déposé sur ces faits.

Aujourd'hui, M. Caillaux sera amené au Palais de Justice devant le capitaine Bouchardon.

M. Charles Humbert à l'instruction

M. Charles Humbert, qui, depuis longtemps, n'avait pas quitté la prison de la Santé pour être interrogé, a été conduit hier devant le lieutenant Jousselin qui lui a notifié la nouvelle inculpation de corruption de fonctionnaires relative aux marchés de fournitures d'équipement avec l'Amérique.

L'affaire Suzy Depsy et Cie

Un des deux nouveaux inculpés dans cette affaire, M. Pillet, le commissaire en marchandises de la rue de Turénne, a été interrogé hier par le lieutenant Gazière, en présence de son défenseur M. Rodolphe Rousseau. Il a donné des explications qui vont être vérifiées desquelles, il résulte qu'avant l'ouverture des hostilités, il devait déjà 375.000 francs au financier autrichien Rosenberg. Celui-ci les lui fit réclamer par Tremblay et c'est ainsi que par correspondance il se tint en relations avec son créancier.

L'expert comptable Leautaud, son co-accusé n'ayant pas encore choisi de défenseur, n'a pu être amené encore à l'instruction.

L'affaire Margulies

Sur commission rogatoire du Parquet de Marseille, M. Pachot, commissaire aux délégations judiciaires, a été chargé par le capitaine Bouchardon, rapporteur près le 3^e conseil de guerre, de faire une enquête dans les banques de Paris, sur les opérations faites dans ces établissements par Margulies, depuis plusieurs années. Ses recherches ont déjà porté sur une quarantaine de banques.

La fin de l'instruction contre M. Rappoport

Le défenseur du militant socialiste M. Rappoport a déposé hier au nom de son client, entre les mains du juge d'instruction, M. Morand, une demande de mise en liberté provisoire. L'enquête étant sur la fin, le juge a décidé de renvoyer à la fin de la semaine prochaine la requête à son dossier qui va être communiqué au Parquet du procureur de la République.

Les récupérés pour le front

Il résulte de la communication faite à la commission sénatoriale de l'armée par M. Le Hérisse que près de la moitié des hommes récupérés l'ont été dans la zone des armées. C'est ainsi que, dans le seul mois de mars, les inspections ont remis à leur place de bataille sept mille hommes de l'intérieur et sept mille des formations de l'arrière.

La commission a exercé son action juridictionnelle dans 725 affaires.

PROPOS D'ACTUALITE

Pour les vieux qui travaillent

Les vieillards qui travaillent sont inquiets, à la pensée que leur ration de pain va être réduite à 200 grammes.

« Peut-être, m'écriait un vieux vigneron de Volnay, cette ration pourrait-elle suffire aux sexagénaires des villes qui vivent tranquillement de leurs rentes et ne font aucun travail, mais le malheureux vigneron qui, du matin au soir, pioche des vignes qu'on n'a pu cultiver l'an dernier par suite des pluies continuelles, ne pourra résister à un pareil régime. Sa besogne est pénible. Comment l'accomplir-t-il, s'il n'a qu'une nourriture insuffisante ? Ses forces seront vite épuisées. »

« On voit chez nous, ajoute-t-il, des vieillards travailler sans relâche, du fin matin au brun soir. Ils ne font pas, bien entendu, le travail d'un jeune ; mais, avec les jeunes, ils travaillent pour le pays : ils donnent tout ce qu'ils peuvent ; et ils ont besoin d'être soutenus. Sinon qu'arriverait-il ? Insuffisamment nourris, ils tomberaient malades et iraient encombrer les hôpitaux. Est-ce cela qu'on veut, et trouve-t-on qu'il y a encore trop de travailleurs dans le pays ? »

Ce correspondant a raison. Il y a, non seulement en Bourgogne, mais dans toutes nos campagnes, des vieillards, et même des septuagénaires, qui font de rudes besognes et ne peuvent se contenter de 200 grammes de pain par jour.

Ne pourrait-on, sur la foi des maires qui désignent ceux d'entre eux qui travaillent, les traiter avec un peu plus de générosité ? Si la France a vécu depuis plus de trois ans de guerre ; si elle n'a manqué de rien ; si, à l'heure présente, l'étranger qui vient chez nous s'émerveille de voir combien plantureuse est notre existence, c'est que beaucoup de vieux Français, qui avaient pourtant bien gagné le repos, se sont remis à la besogne et ont assuré la production de nos champs et de nos industries.

On leur doit de la reconnaissance. Ce serait, en vérité, la leur témoignage d'une singulière façon que de les affamer.

Jean Lecoq.

LE DÉPART DE LA CLASSE 19

Le départ des jeunes soldats de la classe 19 se poursuit méthodiquement par catégories et régions.

Hier encore, treize cents jeunes gens ont quitté Paris par la gare de Lyon se dirigeant vers les centres d'instruction des environs de Sens et de Lyon.

Au moment où le train se mit en marche, tous entonnèrent la *Marseillaise*.

Gare de Lyon-Saint-Lazare

La diminution de trafic qui s'est produite depuis quelque temps ayant rendu disponibles un certain nombre de voitures, la Compagnie des Omnibus de Paris va en profiter pour réintroduire en service une quatrième ligne d'autobus.

A partir de demain, dimanche, la ligne AK, qui dessert plusieurs gares et dont le rétablissement avait été réclamé à plusieurs reprises, sera exploitée à nouveau avec des départs toutes les 6 minutes dans l'après-midi.

LA CRISE autrichienne

Comment Burian fut désigné pour remplacer Czernin

Zurich, 19 Avril. — Le correspondant viennois de la Nouvelle Gazette de Zurich donne sur les conditions de la nomination de Burian les détails suivants :
« Le comte Tisza refusa, dimanche, d'accepter le portefeuille offert par l'empereur et proposa son ami intime, Burian. Cette proposition fut approuvée par von Seidler. Le souverain se rendit à Budapest pour sonder les personnages politiques hongrois. Le gouvernement de Budapest proposait le comte Andrássy. Malgré l'insistance de Wekerlé et d'Apponyi, l'empereur préféra suivre le conseil de Tisza, d'où la démission immédiate du cabinet hongrois.

« La nouvelle direction politique de la monarchie est claire. Burian est l'homme de confiance de Tisza. En politique extérieure et en politique intérieure, cela veut dire que la Chambre hongroise ne sera pas dissoute et que Tisza reviendra sous une forme quelconque au pouvoir. En cas, Esterházy, Apponyi et Vassanyi s'efforceront certainement d'obtenir la nomination de Burian à la présidence du conseil. Burian a contre lui tous les socialistes, les Polonois, les Slaves et il est défendu faiblement par les Allemands qui préféraient Czernin.

« Dans les milieux politiques on considère la nomination de Burian comme provisoire. Il fallait avant tout faire partir immédiatement Czernin et se donner le temps de trouver, pour les Affaires étrangères, un homme d'Etat qui représenterait avec plus de vigueur la nouvelle orientation suggérée par Berlin. » — M. Ray.

Violentes manifestations à la Halle centrale de Vienne

(Du correspondant du Petit Journal)
Zurich, 19 Avril. — La Nouvelle Presse libre annonce que dimanche dernier des manifestations très violentes ont eu lieu à la Halle centrale de Vienne : la police a dû intervenir et a arrêté de nombreux manifestants. Il s'agit d'une foule considérable d'acheteurs qui, après avoir fait la queue pendant toute la nuit, n'avaient pas pu obtenir la quantité de viande attribuée par les récents décrets.

Des batailles se sont produites entre les femmes qui avaient des cartes et celles auxquelles on avait refusé de distribuer. Le journal dit que la situation est sérieuse et que la police prend des mesures pour empêcher de nouveaux troubles. — M. R.

300.000 morts allemands et 150.000 blessés

Rome, 19 Avril. — Un télégramme de Berne à l'Agence Libera dit que, pour la première fois depuis le commencement de la guerre, il y a eu, dans la bataille en France, plus de morts allemands que de blessés.

Pendant un mois d'offensive, les morts allemands dépassaient 300.000 hommes et les blessés ne seraient que la moitié de ce chiffre.

Dans les sphères militaires allemandes, on reconnaît les grands progrès faits par les Anglais et les Français dans la confection de leurs grenades d'artillerie. — (Fournier.)

Les Alsaciens sacrifiés par les Allemands

Genève, 19 Avril. — La Tribune de Genève apprend de Mulhouse que les pertes des troupes d'Alsace-Lorraine placées en première ligne lors de la dernière offensive ont été terribles. Un régiment de Mulhouse a perdu 1.700 hommes.

Les Allemands n'ont pas publié ces pertes et ont notifié les morts aux familles en Alsace-Lorraine, tandis que la Bavière et le Wurtemberg reçoivent régulièrement toutes les informations au sujet des tués. — (New-York Herald.)

Les régiments de Stuttgart décimés

(Du correspondant du Petit Journal)
Zurich, 19 Avril. — Le Stuttgarter Neues Tagblatt publie dans son numéro du 17 avril, 35 annonces mortuaires d'officiers et sous-officiers du régiment de Stuttgart tués au front français. Une de ces annonces est ainsi conçue : « Dans de glorieux combats au front occidental, sous le commandement des Lieutenants Bernhart Vogt et Barres, un régiment de Stuttgart, et avec eux un grand nombre de sous-officiers et de soldats. » — M. R.

L'as allemand Gegyegi abattu sur le front

Bâle, 19 Avril. — On mande de Berlin : Le lieutenant aviateur bavarois Gegyegi, as allemand, a été abattu sur le front.

M. BAKER RÉCLAME encore plus de soldats

Londres, 19 Avril. — On télégraphie de Washington au Times :

M. Baker, ministre de la Guerre, a exposé au président Wilson le besoin urgent qu'il y avait de constituer une armée américaine plus grande et de donner aux préparatifs militaires leur maximum de rapidité. M. Baker conféra longuement avec le président avant la réunion ordinaire du cabinet.

On apprend que les contingents de l'armée seront portés immédiatement à 3 millions d'hommes et que ce total atteindra probablement plus tard 5 millions.

VON HERTLING ne prend pas de congé

(Du correspondant du Petit Journal)

Zurich, 19 Avril. — Von Kuhlmann est rentré aujourd'hui à Berlin. Le chancelier est toujours au quartier général. Le bruit avait couru, à Berlin, qu'il avait pris un congé pour raisons de santé. Ce bruit est démenti par les journaux de Munich.

Von Kuhlmann ne partira pas en tout cas pour Bucarest avant la semaine prochaine. Il attendra que Burian ait fait sa visite à Berlin et au quartier général.

Le scandale des usines Mannesmann sera-t-il étouffé ?

(Du correspondant du Petit Journal)

Zurich, 19 Avril. — Le député socialiste Noske a déposé au Reichstag l'interpellation suivante :

« Pour quelles raisons la censure interdit-elle aux journaux de parler des poursuites engagées contre les usines de munitions Mannesmann pour corruption militaire et fausse déclaration d'impôts ? Le chancelier peut-il garantir que cette affaire ne sera pas étouffée ? »

Agents de l'Allemagne poursuivis à Cuba

Madrid, 19 Avril. — On mande de Cuba :

« Un certain nombre d'individus soupçonnés d'espionnage pour le compte de l'Allemagne ont été arrêtés et incarcérés dans les prisons militaires. Quelques-uns vont être jugés ; d'autres seront l'objet de mesures d'expulsion.

Ces jours derniers, un grand nombre d'incendies se sont déclarés dans des cultures de cannes à sucre. De grandes pertes ont été subies. On cherche les auteurs de ces méfaits. — (Radio.)

EN RUSSIE

L'Ukraine colonie austro-allemande ?

Washington, 18 Avril. — Selon les informations reçues au département d'Etat, les puissances centrales exécutent actuellement un plan ayant pour but de transformer l'Ukraine en colonie austro-allemande. En conformité de ce plan, elles ont l'intention de dissoudre la Pologne et d'instituer un gouvernement austro-allemand.

On annonce que les fonctionnaires ukrainiens sont remplacés par des Austro-Allemands et que la monnaie austro-allemande est mise en circulation.

On s'attend à une grande bataille en Finlande

Stockholm, 19 Avril. — Le correspondant à Vasa du Stockholms Tidningen télégraphie :

« On s'attend à une grande bataille à Rikamaki, où les gardes rouges s'avancent en très grand nombre à la rencontre des Allemands.

Les négociations de paix avec la Roumanie continuent

Bâle, 19 Avril. — On mande de Vienne :

La communication officielle des journaux relative au changement de personne au ministère des Affaires étrangères n'a amené aucune interruption dans les négociations avec la Roumanie.

Le consul général F. M. Peter est actuellement avec les délégués commerciaux austro-hongrois à Bucarest où les discussions des commissions continuent. Les traités commerciaux ne sont pas encore achevés.

Après le retour du baron Burian de Berlin on verra si et quand celui-ci participera en personne à la conclusion du traité de paix avec la Roumanie.

LÉGION D'HONNEUR

Est élevé à la dignité de grand-officier :

Le général de brigade Couilloud, commandant une brigade d'artillerie territoriale.

Sont élevés à la dignité de commandeur : Les généraux de brigade Poignon, Poignon, Schmidt, Gattier, d'Assolme, Valdaud ; les colonels Bessyère des Horis, Pouget ; le général de division de Contades-Gizeux ; les généraux de brigade Sabatier, Decey, Général Ponnin ; le colonel Ponsard ; le général de brigade Michel, et le colonel Bonnan.

La coopération de l'Italie sur le front français

Rome, 19 Avril. — Voici le texte du passage du discours de M. Orlando relatif à la coopération de forces italiennes sur le front de France :

« Dans ce moment qui est certainement celui où le conflit atteint son comble, l'Italie ne pouvait et ne devait pas manquer d'être à côté de ses alliés. L'Italie, qui comprend qu'elle est l'extrême-alle droite de l'armée unique des peuples libres et, partant, prévoit que son devoir est d'être elle-même directement engagée dans le gigantesque duel, a cependant senti qu'elle ne pouvait pas être absente en cette heure suprême de l'épreuve et glorieuse terre de France.

« Elle a donc apporté sa tangible solidarité aux Alliés et y a apporté tout le concours fervent et passionné qui lui était consenti par les circonstances.

« En annonçant publiquement les détails ne serait pas utile. Je dirai seulement avec fierté et satisfaction que sous peu les drapeaux des régiments italiens seront déployés au vent sur les champs de Picardie et des Flandres, avec les drapeaux français, anglais, américains, belges et portugais.

Des Caproni sont déjà en France

Rome, 19 Avril. — Dans une interview, M. Orlando, premier ministre italien, a déclaré que l'Italie ne se contente pas d'une affirmation platonique de solidarité.

« Nos Caproni, a dit le ministre, coopèrent en France avec les escadrilles anglaises et françaises. Nous avons envoyé quelques-uns de nos meilleurs machines et quelques-uns de nos meilleurs aviateurs. Et quand, dans les premiers jours de la bataille, nous avons effectuée de très importants transports d'Italie en France, nous avons accompli notre tâche en un temps trois fois plus court que le temps normal. »

Communiqués des Alliés

ITALIEN

Rome, 19 Avril. — Communiqué du commandement suprême :

Dans la conquête d'Asiago, des détachements ont exécuté des coups de main heureux contre des positions avancées, infligeant des pertes sensibles et contrainant l'adversaire à évacuer 35 prisonniers ont été capturés. Des patrouilles ennemies, qui s'approchaient de nos lignes du Mont-d'Asiago (Adamello) et des pentes du mont de Val Bella (Piave), ont été repoussées par le feu.

Sur l'ensemble du front, trois escadrons de deux avions.

Un avion ennemi a été abattu près de Rotta par une batterie anglaise contre avions.

ARMÉE D'ORIENT

18 Avril. — Actions d'artillerie réciproques dans le secteur de Dohra et sur le front de Monastir. Bombardement par les avions alliés des campements ennemis au nord-ouest de Séris et au nord du lac de Presba.

Les batteries allemandes bombardées à Ostende

Londres, 19 Avril. — Le secrétaire de l'Armistice communique la note suivante :

« Dans la nuit du 17 au 18 avril, des monitors britanniques ont bombardé Ostende et les batteries ennemies dans le voisinage.

« Les mauvais temps a empêché jusqu'ici que l'on obtienne des détails précis sur les résultats obtenus.

« Les batteries ennemies ont répondu, mais sans atteindre aucun de nos navires.

« Le matin du 18 avril, un ou deux torpilleurs ennemis ont ouvert le feu dans la direction d'Adinkerke et ont dû se retirer avant d'avoir pu agir efficacement.

« Le 28 mars, au cours de la rencontre d'Heligoland, nos torpilleurs ont capturé ou coulé trois paquebots allemands armés. Les équipages de ces navires, comprenant 3 officiers et 69 hommes, ont été faits prisonniers.

« Nous n'avons subi aucun dommage. »

LES RELIGIEUSES D'YPRES élisent leur nouvelle abbesse

(Du correspondant du Petit Journal)

Le Havre, 19 Avril. — Les religieuses d'Ypres, au moment où l'on leur a offert, sous le régime de la Macdonald (Irlande), C'est là que vient d'avoir lieu cette curieuse cérémonie : la bénédiction solennelle de Mme Maura Ostelin de Menin (Belgique), élue abbesse de la communauté.

La cérémonie a été présidée par la nouvelle abbesse, qui était employée par les dames abbesses de l'abbaye royale des bénédictines d'Ypres, au cours des deux dernières années. On a découvert parmi les ruines calcinées de l'abbaye et on la transporta à Paris, avec quelques autres objets appartenant aux religieuses ; parmi les cadeaux présentés à la nouvelle abbesse, se trouvait un fragment de l'autel d'Ypres, du général Hickey, de feu le major William Rehmond et des officiers de la 1^{re} division Irish brigade.

CONVOI AMÉRICAIN attaqué par un sous-marin

Washington, 19 Avril. — Un seul sous-marin allemand a réussi jusqu'à maintenant à pénétrer dans un convoi américain, faisant route vers la France.

Le fait s'est produit la semaine dernière et l'on a de bonnes raisons de croire que le sous-marin a été détruit.

Il a été en tout cas tenu en respect par un barrage de bombes sous-marines ; des douzaines de ces bombes ont été lancées sur lui, en l'espace de quelques minutes et il s'est empêché d'envoyer une torpille. Des transports chargés et un navire de ravitaillement naviguaient escortés par des contre-torpilleurs lorsqu'un des navires a signalé qu'un sous-marin était en vue et a ouvert le feu à bâbord.

Aussitôt tous les contre-torpilleurs ont viré de bord simultanément et se sont dirigés à toute vapeur vers l'endroit où les obus étaient tombés à l'arrière du transport.

Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

Le premier contre-torpilleur qui croisa à l'endroit indiqué lança un certain nombre de bombes, le second en fit de même ainsi que le troisième et tous les autres. D'autres bombes furent encore lancées par un contre-torpilleur qui patrouillait derrière le convoi pour se rendre compte des résultats obtenus.

« Ce dernier a signalé de nouveau qu'un périscope s'était montré par deux fois au-dessus des flots et avait disparu.

CE QUE DIT LA PRESSE

LA BATAILLE

De la Victoire (M. Gustave Hervé) : Les nouvelles du front anglais ne se sont pas aggravées ; partout l'ennemi est contenu ; il l'est du moins d'après le communiqué britannique d'hier après-midi. Le point sensible, qui est situé au sud d'Ypres du côté de Wytschaete et de Saint-Eloi va mieux ; il n'y a aucune raison pour que le mieux ne s'accentue pas, maintenant que les réserves allemandes dans cette région, parvenues à pied d'œuvre et qu'on nous signale l'entrée en ligne de régiments français.

La deuxième offensive allemande, décidément, est manquée comme la première.

Du Matin (Commandant de Civrieux) :

La bataille, selon toute probabilité, continuera donc à changer ses périodes essentielles dans le sud-ouest, aux deux faces de la petite chaîne flamande. Nous savons, par la brève indication d'un communiqué anglais, que dans cette région sont entrées en ligne les forces françaises appuyées par le général Foch sur le théâtre septentrional. Quelle que soit donc, dans le népris des pertes, la ténacité de l'offensive allemande, celle-ci est barrée autour d'Ypres comme elle le fut hier devant Amiens.

De la Tribune :

Les applaudissements unanimes de la Chambre se propagent et se répètent chaleureux et vibrants dans le sentiment de toute la nation qui souhaitait cette participation à la grande bataille. Cette participation donne à l'ennemi la mesure de l'indissolubilité de notre alliance et scelle définitivement l'union italo-française que nous condamnons comme une des plus splendides réalisations et qui aura influence sur les fécondes collaborations de la paix de l'avenir.

De l'Idée Nationale :

Cette collaboration permanente sur tous les théâtres de la guerre est le second résultat de la victoire. L'organisation militaire des armées combattantes reproduit l'unité de l'esprit imposé à l'Europe par la guerre.

Nous saluons avec une joie d'Italiens le retour de la croix blanche de Saint-Eloi sur les champs de bataille. L'ennemi a trouvé la couronne d'acier pour sa dynastie et où fut l'origine de l'histoire italienne du Piémont.

De l'Época :

En attendant le choc sur le front italien nous envoyons des régiments combattre à côté des poilus de Verdun et des tommies d'Ypres et de la Somme. La nation accomplie ses devoirs avec la même fierté avec laquelle elle a sauvé les divisions italiennes partant pour la Macédoine.

Du Figgro (M. Alfred Capus) :

Le plus grand effort de la diplomatie ennemie depuis la guerre a été la désagrégation de nos alliances. Nous n'avons pas su contraindre suffisamment et nous n'avons pas su empêcher la rupture de l'union italo-française. C'est la révolution russe le puissant accélérateur et a fait tomber tout un pan de l'entente. C'est par cette brèche énorme que l'armée allemande tout entière a pu se ruer sur nous. Pendant l'année 1917, les diplomates allemands ont travaillé à la désagrégation de nos alliances. C'est ce travail souterrain que M. Clemenceau vient d'interrompre brutalement.

De l'Homme Libre :

Quand l'Allemagne, l'été dernier, fit patte d'oie, ce fut, comme on sait, la paix. Les armées, qui contribuaient à nous donner des nouvelles, nous ont ennemis ne la voulaient ni vraiment ni sincèrement. Nous savons aujourd'hui que la fameuse résolution de juillet fut dictée au Reichstag, puis imposée par lui au chancelier dans l'unique but de jeter les impatiences du peuple allemand et de dupier la Russie. Ce n'était qu'une manœuvre. Le parti progressiste — celui des Allemands modernes — en fait aujourd'hui l'aveu.

Obsèques des victimes du Kanon

Aujourd'hui, à 13 heures, auront lieu les obsèques de M. Boulet ; lundi, à 15 heures, celles de M. Jules Scellier, 66 ans. Demain dimanche, obsèques de Mme Delahaye, 35 ans.

Autour de Paris

SEINE-ET-OISE

Athis-Mons. — Des malfaiteurs inconnus ont brisé les vitres de l'école communale et ont tout bouleversé.

Corbeil. — On a écroué à la prison de Corbeil Jean Durand, journalier, 68 ans, pour vols de ci, de là, bougies et d'un carillon dans les églises de Saint-Germain-le-Corbail et d'Étiolles.

Meuville. — Mme Alice Dubois, fermière, rue de Millé, a été victime d'un vol important de volailles.

Morsang-sur-Orge. — M. Mandre a été, route de Corbeil, attaqué par deux cyclistes qui ont essayé de se jeter sur lui et de le voler.

Claye-Souilly. — En se rendant à son travail, Louis Trépoiret, employé, dans le canal de Saint-Denis, a été victime d'un vol important de volailles.

Montargis. — En s'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un vol important de volailles.

Meuville. — S'approchant d'une cuve, Joseph Desmets, 35 ans, a été victime d'un

